

Brigitte Coppin

La demoiselle sans visage



folio
junior

Extrait de la publication

folio
junior

© Éditions Gallimard Jeunesse, 2012

Extrait de la publication

Brigitte Coppin

La demoiselle sans visage

Illustrations de Olivier Balez



GALLIMARD JEUNESSE

Extrait de la publication

Chapitre 1



À mi-chemin entre la maison et le pré, Aliette s'est arrêtée. Près de la haie, elle aperçoit un attroupement. Les sergents du seigneur Arnulf entourent son père, le grand Joffré, et pointent leurs armes sur lui. Aliette le voit brandir le poing.

– Allez dire à votre maître, crie-t-il, que Joffré ne cédera pas. Pas un sou, pas un jour de corvée¹, pas une goutte de sueur ! Votre maître n'aura rien. Vous m'avez bien entendu ?

Les soldats répondent :

– Tu peux toujours faire l'arrogant, Joffré, tu paieras comme les autres, sinon tu sais ce qui t'attend...

1. La corvée est l'obligation, pour les paysans, de fournir des journées de travail au seigneur.



Aliette voit son père hausser ses larges épaules et s'en retourner vers ses moutons.

Un des hommes le rattrape, lui colle sa dague sous le menton.

– Tu verseras ce que tu dois avant la fête de la Saint-Jean¹. Un serf doit toujours payer la taxe lorsqu'il va chercher son épouse hors du village. Toi comme les autres. Et sans discuter ! Tu vois, ça t'aurait coûté moins cher d'épouser une fille de chez nous. Pas vrai, les gars ?

Tandis que les autres s'esclaffent, Joffré riposte :

– Ton maître est pire qu'un vautour ! Il ferait n'importe quoi pour grappiller quelques deniers ! Il est même prêt à renier la parole de son père.

1. La Saint-Jean se fête le 24 juin.

Parce que notre vieux seigneur, lui, m'avait donné la permission d'épouser ma promise sans rien payer. Tout le monde au village le sait. Il a mis la main d'Emma dans la mienne et il a dit : « Installez-vous, je te l'accorde gratuitement. »

Le sergent secoue la tête.

– Ta parole ne vaut rien contre celle de notre maître.

– Eh bien, qu'il aille rôtir en enfer ! hurle Joffré, hors de lui.

Aliette fait demi-tour. Quand il se met en colère, son père dit toujours des choses terribles ! Et pourtant, sa grande main solide est si réconfortante, les soirs de fatigue, lorsqu'ils rentrent tous les deux de la bergerie...

Aliette arrive tout essoufflée à la maison. Emma, sa mère, est déjà sur le seuil.

– Que se passe-t-il ? Je les entends d'ici !

– Parce que tu venais d'ailleurs au moment de te marier, il faudrait payer... C'est ça qu'ils disent.

La maman d'Aliette sourit.

– Oui, ton père est venu me chercher dans mon village, de l'autre côté de la forêt, et il m'a ramenée ici sans rien demander à personne. Le vieux seigneur, celui qui vient de mourir, n'a pas fait tant d'histoires !

– Tu sais pourquoi, petite ? claironne une voix derrière elles.

Elles se retournent : c'est le grand Joffré qui revient.

– Ah, je les aurais étranglés ! gronde-t-il en serrant les poings.

Puis il fait un large geste, comme pour chasser ce mauvais souvenir.

– Aliette, sais-tu pourquoi le vieux seigneur ne m'a rien fait payer ? reprend-il plus calmement. Parce que ta mère lui a offert deux beaux oiseaux en cage, de petits faucons prêts à être dressés. Tu aurais vu comme il était content !

– Tu les avais attrapés ? demande Aliette à sa mère.

– Cueillis dans le nid ! C'est en souvenir d'eux que nous t'avons donné ton prénom quand tu es née. Aliette : celle qui a des ailes.

– Des ailes pour s'envoler, insiste Joffré, les yeux levés vers le ciel.

– C'était le temps où le vieux seigneur revenait de Terre sainte, poursuit Emma. Il avait bataillé pour le roi Baudouin¹ et il était si heureux d'être encore vivant malgré toutes les blessures qu'il avait reçues.

– Voilà comment nous nous sommes mariés ! conclut Joffré en embrassant sa femme.

Aliette les regarde tous les deux. Elle a beau-

1. Baudouin IV est roi de Jérusalem, en Terre sainte, entre 1174 et 1185.

coup de chance. Ses parents s'aiment très fort et il n'y a presque jamais de disputes à la maison. Le soir, nichée sous la couverture de laine à côté de son petit frère, elle les entend chuchoter devant le feu. Elle aime ces moments paisibles dans la chaumière, surtout quand la nuit est tiède et que le vent ne fait pas claquer le volet.

Mais ce soir-là, Aliette ne s'endort pas. Elle écoute la voix inquiète de sa mère :

– Joffré, j'ai peur. Depuis que messire Arnulf a succédé à son père, les gardes se croient tout permis. Ils vont revenir, c'est sûr.

– De toute façon, nous n'avons pas de quoi payer. Si je cède, ce maudit Arnulf nous prendra tout.

– Et si tu refuses, tu auras le fouet. Pire encore, la main coupée ou...

Sa voix s'étrangle.

– Oh, Joffré, ce n'est plus possible !

– En effet, il est grand temps d'agir. J'y pense depuis que notre vieux seigneur est mort. Écoute-moi...

Aliette a beau redoubler d'attention, même se dresser sur un coude, elle n'entend plus qu'un chuchotement imperceptible. Son père parle à l'oreille de sa mère et ce qu'il dit est certainement un grand secret, que personne ne doit connaître pour l'instant.

Chapitre 2



Le lendemain, lorsqu'Aliette se réveille, ses parents sont déjà levés. Sa mère est sous l'appentis, à filer la laine. Ces jours derniers, elle a lavé la toison des moutons que Joffré a tondus et Aliette l'a étalée bien à plat pour qu'elle sèche.

Comme chaque matin, la fillette sait ce qu'elle a à faire : aider petit Pierre à s'habiller, partager avec lui le reste de bouillie d'avoine, puiser de l'eau au ruisseau, laver le chaudron et les écuelles de bois, secouer les paillasses. Tous ces gestes paraissent tellement plus faciles en cette saison, lorsque le froid de l'hiver ne vous mord pas les doigts ni le cou.

Tout en balayant la maison, Aliette entend les hommes du village préparer le feu de la Saint-Jean. Celui de l'an dernier était si haut, si beau. Elle a sauté par-dessus dans les bras de son père et

tout le monde a applaudi. Cette année... Non, elle ne veut pas penser à la Saint-Jean de cette année. Est-il vrai que le seigneur Arnulf fera couper la main du grand Joffré s'il ne paie pas à temps ?

Une fois le ménage terminé, Aliette va embrasser sa mère, qui lui répond d'un air distrait. On voit bien qu'elle a autre chose en tête.

– Tu crois que les gardes vont revenir ? interroge la fillette.

Sans lâcher le fil qu'elle tourne entre ses doigts, Emma sourit.

– Aujourd'hui, ils ont mieux à faire que de harceler les pauvres gens. Messire Arnulf s'en va à la ville saluer le comte. Il lui faut une belle escorte. Pendant deux ou trois jours, nous aurons la paix.

– Et après ?

– Nous verrons. Ton père a son idée.

Aliette est presque rassurée. Sa mère a parlé d'un ton si ferme que tout va sûrement s'arranger.

– Tu crois que messire Arnulf nous emmènera pour nous faire travailler au château ? demande Petit Pierre qui vient de les rejoindre.

– Voyons, mon angelot, tu es trop petit, tu as encore tes dents de lait !

– Mais moi, j'ai mes grandes dents, réplique Aliette en avançant le menton.

Penchée pour ramasser les flocons de laine autour d'elle, elle poursuit son idée :

– Je pourrais servir au château, comme d'autres filles du village.

Sa mère secoue la tête.

– Va aider ton père au lieu de dire des bêtises ! Il veut tondre les dernières brebis aujourd'hui. Il faut séparer les agneaux de leur mère. Ton frère ira tout seul garder les oies, n'est-ce pas, petit Pierre ?

Le soir venu, lorsque la famille se retrouve à la maison, Emma sert la soupe plus tôt que d'habitude et demande à Aliette d'aller laver le chaudron avant la nuit tombée.

Lorsqu'elle revient avec la vaisselle propre, la fillette trouve sa mère à graisser les souliers d'hiver.

– Maman, pourquoi tant de nettoyage aujourd'hui ?

Emma sourit et ne répond pas. Aliette n'en saura pas davantage.

Couchée de bonne heure, elle voudrait résister au sommeil, mais ses yeux se ferment malgré elle. C'est si fatigant, toute une journée à courir après les agneaux !

Il fait encore nuit noire lorsqu'une main lui secoue l'épaule. La voix de son père lui murmure à l'oreille :

– Aliette, habille-toi, mets ton manteau. Surtout, ne fais aucun bruit.

– Pourquoi si tôt ? C'est jour de marché ? balbutie-t-elle en se frottant les yeux.

– Bien mieux que ça ! répond Joffré tout bas. Tu peux emporter ta poupée, ajoute-t-il en lui tendant la petite figure de paille qu'elle garde contre elle pour dormir.

– Et mes gros souliers ? Je les mets à mes pieds ?

– Non, tu les porteras dans ce sac que je t'ai cousu hier, chuchote sa mère.

Ils se préparent en silence. Dans la pénombre, maman s'occupe de petit Pierre. Papa ferme une énorme besace.

Une fois qu'ils sont prêts tous les quatre, le grand Joffré annonce à voix très basse :

– Aliette, tu me donnes la main. Pierre, tu serres bien fort celle de maman. Personne ne parle. Nous allons faire un détour pour éviter les chiens du château. S'ils aboient, tout le village sera réveillé.

– On s'en va où ? demande petit Pierre.

– Je t'expliquerai plus tard, fiston.

Aliette accroche son sac à son épaule. C'est sûrement un grand voyage qui commence.

Ils ont traversé le village et longé les palissades du château. Leurs pieds nus ne font pas de bruit. Joffré avance lentement. Aucun caillou ne roule,

ils frôlent les buissons d'épines, passent tout près de l'enclos des moutons que l'on entend piétiner dans la nuit. Aliette aimerait bien demander à son père s'il est triste de quitter son troupeau. Même si les moutons appartiennent à messire Arnulf, un berger aime toujours ses bêtes.

Le plus difficile est de traverser le ruisseau sans glisser sur les cailloux. Ensuite, il y a encore quelques maisons, puis la forêt. On voit déjà la ligne noire des grands arbres.

– Ouf ! Le plus dur est fait, murmure Joffré en faisant halte sous les premières branches.

Aliette s'inquiète.

– Papa, nous allons entrer dans la forêt... cette nuit ?

– Oui, ma chérie ! Il n'y aura aucune méchante bête, je te le promets. Nous devons marcher encore avant le lever du jour.

Ils sont repartis. Joffré va devant, Aliette le suit. Derrière, elle devine le pas de sa mère. Elle ne se retourne pas. Il faut avancer le plus vite possible. Son père porte toutes leurs affaires dans la grosse besace : quelques vêtements, de la nourriture, le chaudron, les écuelles, une couverture. Dans sa ceinture, il a un briquet et un morceau d'amadou¹ pour allumer le feu. Maman a une outre remplie

1. L'amadou est une matière très inflammable extraite d'un champignon.

d'eau à l'épaule. En plus, elle prendra petit Pierre sur son dos lorsqu'il ne pourra plus marcher. Aliette, elle, ne doit pas rechigner ; il n'y a personne pour la porter.



Le soleil est haut lorsqu'ils s'arrêtent dans un coin sombre près d'un ruisseau.

Aliette s'affale contre un arbre. Elle a si mal aux jambes et aux pieds qu'elle n'arrive même plus à ôter ses souliers. Son père vient à son secours avant d'aller puiser de l'eau.

– Papa, où allons-nous ? questionne-t-elle après avoir bu un peu.

– Ailleurs, répond Joffré. Ailleurs où nous serons libres, où les seigneurs accueillent tout le monde dans les nouveaux villages.

– C'est loin ? demande petit Pierre entre deux gorgées.

– Oui, c'est un long voyage. Pendant quelque temps, il faudra marcher la nuit.

Aliette se sent à bout de forces. Jamais elle n'aura le courage de recommencer ce soir ce qu'elle vient d'endurer la nuit passée. Poser un pied et puis l'autre, inlassablement, sans rien distinguer devant elle si ce n'est la silhouette de son père, qui fait des pas de géant ! Pendant des heures et des heures, elle s'est appliquée à ne pas ralentir, cent fois elle a trébuché sur une racine ou un caillou et s'est rattrapée de justesse. Elle a continué jusqu'à en avoir le vertige, sans se plaindre, sans oser parler des bêtes féroces qui font très peur dès qu'on y pense. Et il faudrait recommencer ce cauchemar au coucher du soleil ?

Accablée, elle lève les yeux vers ses parents. Emma est assise les pieds dans le ruisseau, près de Joffré qui lui masse le dos. Elle a porté petit Pierre une partie de la nuit. On voit bien qu'elle n'en peut plus. Pourtant, ce soir, elle sera prête à repartir, Aliette le sait déjà. Et tous les quatre poursuivront leur route dans la forêt obscure afin d'échapper au redoutable seigneur Arnulf.

– On n'avait pas le droit de s'en aller, n'est-ce pas ? interroge la fillette.

Son père hoche gravement la tête.

- Les gardes nous cherchent ?
 - Ils ne savent pas encore que nous nous sommes enfuis.
 - Et s'ils nous retrouvent ?
 - Quand ils rentreront de la ville avec messire Arnulf, nous serons loin.
 - Mais nous pouvons rencontrer d'autres gardes ! insiste-t-elle.
 - Tu as raison. Alors, voici ce qu'il faudra leur dire : tes parents sont des paysans libres qui vont vers le comté de Toulouse, là-bas où l'on demande des hommes pour défricher de nouvelles terres. Tu sauras dire ça, même s'ils te regardent d'un air sévère ?
 - Bien sûr ! Je rajouterai même que mon papa est très fort.
 - Non, fillette, tu parleras le moins possible, c'est plus prudent.
- Pendant qu'Aliette discute avec son père, Emma coupe le pain tiré de la besace. Petit Pierre rapporte du ruisseau des fraises minuscules qu'il dispose sur chaque tranche.
- Plus tard, sous la couverture qui les enveloppe tous les quatre, le petit garçon murmure en s'endormant :
- Papa, tu crois que c'est bien, le pays d'ailleurs ?

Si tu as aimé ce livre, découvre
d'autres aventures médiévales

dans la collection

folio
junior

GARIN TROUSSEBŒUF - I
L'INCONNU DU DONJON

Évelyne Brisou-Pellen

n° 809

ROBIN DES BOIS

Michael Morpurgo

n° 864

MARIKE ET LA FORÊT HANTÉE

Peter van Gestel

n° 1567



La demoiselle sans visage
Brigitte Coppin

Cette édition électronique du livre *La demoiselle sans visage* de *Brigitte Coppin* a été réalisé le 17 juillet 2010 par les Éditions Gallimard Jeunesse

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN: 9782070645602 – Numéro d'édition: 239775)

Code Sodis: N 51916 – ISBN : 9782075023894.
Numéro d'édition : 239777

Extrait de la publication